L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 19 JANVIER 1883. 56me Année.

Baker, Bonner & Co., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. VENDREDI 19 JANVIER.

Ventes à l'encan

Par W. J. Hodgson, au No 1192 rue des Magnolias, pianos, orgue, meubles, etc.

Par Stern & Co. dans leurs salles d'encan, bottes, souliers & bredequins

Pianos, Orgues, Meubles, etc.—A l'encan, à 11 heures du matin, M. W. J. Hodgson, encanteur, vendra pour le compte de H. Von Hofe, No 1192 rue des Magnolias, près Jean Baptiste District, 9 pianos 1 orgue et un assortiment de meubles de ménage et d'effets mobiliers. Voir l'annonce pour plus de renseignements.

Les progrès agricoles et industriels du Sud.

Toutes les fois qu'il s'agit d'améliorations matérielles, dans le Nouveau-Monde, c'est vers le Nord et l'Ouest que se portent immédiatement les regards. C'est, en effet, de ce côté que se sont dirigées les langues et nombreuses colonnes d'émigrants ; et, il en faut convenir, le peuplement d'un pays, le défrichement de nouvelles déserches, sont les deux traits les plus caractéristiques des progrès d'une nation jeune. Mais la nature voulait qu'il en fût ainsi ; l'histoire de l'humanité le prouve surabondamment, et c'est dès lors une anomalie que les choses se passassent autrement.

Du plus, c'est au Nord que se sont développées, de préférence, les industries de toute sorte. Et, ici, nous ne trouvons plus seulement l'aide de la nature, mais aussi l'appui des hommes qui ont voulu, au moyen d'un tarif protecteur, donner aux manufactures et aux usines le moyen de prendre un merveilleux essor. Sans le tarif, on peut affirmer que les trois quarts des progrès obtenus par les fabriques du Nord, seraient encore dans le néant.

Or, toute cette protection, qui n'avait en vue que de développer l'industrie manufacturière, s'inquiétait peu de la production agricole ; les Etats-Unis avaient pour eux un sol vaste, fertile ; on savait ce qu'il valait ; on n'avait donc guère à s'inquiéter, sous ce rapport, et on laissait faire. D'ailleurs n'y avait-il pas une section qui, grâce à son climat et aux avantages de son terroir, possédait une grande culture qui dépassait au reste du monde ? On ne songeait donc nullement à donner à cette section une protection dont, alors, elle n'avait nul besoin.

Depuis que le pays s'est lancé hardiment en avant, tout l'honneur des progrès accomplis revient ainsi au Nord, à cause du bruit que l'on a fait, depuis 20 ans, autour de ses améliorations industrielles, d'ailleurs passablement tapageuses et rémunérées de leur nature.

Est ce à dire que le Sud, abandonné à lui-même, soit resté complètement dans le statu quo, et qu'il n'ait aucun progrès à son actif ? Ce serait une grossière erreur de penser de la sorte.

Il est vrai qu'il a eu de terribles crises à traverser ; bien des contrées plus solidement établies que lui, y eussent succombé. On a commencé par le ruiner matériellement, on s'est plu ensuite à le maintenir politiquement, et à l'abreuver d'humiliations. Il lui a fallu du temps pour reprendre ses esprits et se relever de l'abîme où il avait été plongé ; mais une fois remis en marche, il ne s'est pas arrêté dans sa course.

Sans doute, ses progrès n'ont été presque tous jusqu'ici que d'une nature agricole, par conséquent, lents, sourds, provoquant peu les regards, tentant peu les curiosités, mais ils n'en sont pas moins réels.

Certes, nous ne prendrons pas ici pour modèle la Louisiane ; elle est un des Etats qui ont le moins progressé dans le Sud, mais, quand on se rappelle le quasi-anéantissement de son industrie sucrière, l'absence complète de ressources matérielles et financières pour relever sa culture, la presqu'impossibilité de se procurer des bras pour remuer et ensemencer ses terres ; on reste étonné des magnifiques produits qui s'étalent aujourd'hui dans ses champs, on peut affirmer qu'elle n'a pas perdu son temps.

Mais que de progrès il s'est opérés, à côté d'elle, dans le Texas ! quel énorme accroissement dans la population, dans les produits agricoles et surtout dans l'élevage des bestiaux, qui, avec le coton, fait, à l'heure qu'il est, sa fortune !

Le Mississippi va aussi de l'avant ; il améliore ses anciennes cultures, il se met en quête de nouvelles à développer dans ses campagnes ; il élève des manufactures et crée chez lui l'industrie de la jute, de la soie.

Il est surtout un Etat sur lequel nous voulons appeler l'attention parce que, l'un des plus maltraités, l'un des plus appauvris de tous, il a lutté avec une admirable énergie contre le malheur, et fait d'étonnants progrès depuis la guerre. Nous voulons parler de la Caroline du Sud.

En 1870, la Caroline du Sud avait en culture 3,010,539 acres ; elle en possédait en 1880, 3,794,560 : une augmentation de près de 800,000 acres. A la même époque, elle faisait à peine 224,500 balles de coton ; elle en récoltait, en 1880, 516,490. Ici, la production a plus que doublé, dans une période de 10 ans. Enfin, de 9,735,449 boisseaux de grains, récoltés en 1870, elle s'est élevée au chiffre énorme de 17,010,593 en 1880 : encore une production doublée.

Il en est de même des progrès industriels. Il y avait, dans l'Etat, quelques filatures, dès 1860 ; elles ne lui donnaient qu'un produit de $713,050. Vingt ans après, il jetait sur le marché pour $3,750,770 de cotonnades, c'est-à-dire que la production des manufactures a, dans cet intervalle, plus que quintuplé.

Un journal de Charleston, le *News and Courier*, ajoute ceci, non sans une juste fierté : dans 20 ans, il est probable que tout le coton produit dans la Caroline du Sud y sera manufacturé.

Voilà de bien grands progrès, et ce qu'ils offrent de plus remarquable, c'est qu'ils se manifestent partout à la fois, et qu'aucune branche de l'activité humaine n'est restée dans le statu quo.

Ne sait-on pas encore qu'un autre Etat du Sud, voisin des Carolines—la Georgie—a fait de tels progrès dans l'industrie cotonnière, que ses filatures livrent actuellement à celles de la Nouvelle-Angleterre une concurrence alarmante pour elle ? Le Nord et l'Est—l'Est surtout—le savent-ils d'un œil fraternel ?

Plus de pieds humides avec les caoutchoucs à 45 sous de l'ETOILE ROUGE.

Le mauvais état du terrain du champ de courses aux Fair Grounds, par suite du mauvais temps, force le Louisiana Jockey Club à rouvoyer l'ouverture des courses qui devait avoir lieu le samedi 20 courant au mardi 23.

On télégraphie de Vienne, au *Standard* :

Le gouvernement chinois a fait savoir officiellement au cabinet français qu'il avait résolu d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Paris. Le nouvel ambassadeur chinois en France sera probablement M. Maboistong.

GAMBETTA.

La plupart des journaux qui nous sont arrivés, hier, de France, portent le deuil du grand patriote et du grand tribun ; ils lui consacrent tous, des articles remarquables. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire que de faibles extraits de quelques-uns des principaux organes :

La République Française :

Gambetta n'est plus !

Si nous ne pouvons conseil que de la profonde et cruelle douleur qui nous accable, nous pourrions chercher à nous consoler de cette perte irréparable en rappelant ce qu'a été pour nous ce chef, ce conseiller, cet ami, qui a été pendant tant d'années notre force, notre lumière et notre joie.

Si nous prétendions, au lendemain de sa mort, à le louer comme il le mérite, nous serions embarrassés en présence de tant de dons supérieurs, de tant de qualités de premier ordre maintenant effacés et perdus, de choisir entre la bonté de son cœur, la fermeté et la sûreté de son intelligence, l'énergie et la force d'âme qui lui assuraient tant d'avantages dans les luttes politiques. Nous ne parlerons pas de son éloquence, qui n'a jamais été pour lui qu'un outil, qu'un moyen d'action et qui suffirait à immortaliser tout autre orateur que ce véritable homme d'Etat.

Mais ce n'est ni à lui ni à nous que nous pensons dans ce grand deuil qui s'est répandu dans le pays tout entier : c'est à la démocratie républicaine dont nous faisons partie, c'est à la France qu'il a tant aimée et si gloriesement servie.

Qu'allons-nous devenir ?

Cette question, que tout le monde se pose, n'est pas une flatterie adressée à la mémoire d'un homme disparu ; c'est le cri instinctif de la conscience républicaine et nationale.

A la démocratie républicaine nous dirons que si Gambetta n'est plus, il nous reste les exemples de sa brillante carrière, les préceptes de son génie politique. Pour nous retrouver aussi forts qu'au temps où il nous conduisait à la lutte, au triomphe sur nos ennemis, nous n'avons qu'à pratiquer la politique sage et ferme qu'il nous a enseignée, la politique qui assure la force du parti par l'union de tous ses membres, qui ne veut pas aller trop vite pour n'avoir rien à céder à la réaction et qui compte les succès par les efforts qu'elle fait pour les mériter. Les destinées de la démocratie sont toujours entre ses mains. Assez d'intrigues personnelles, assez de courses à la popularité : travaillons, c'est la vraie devise, c'était celle du grand ouvrier que la France vient de perdre.

Quant à la France que Gambetta voulait si heureuse et si glorieuse, si prospère au-dedans et si influente au dehors, elle trouvera tout ce que nous pouvons lui souhaiter, la richesse et le bien-être, la liberté et la grandeur, si nous savons fait de notre cher et sans bornes qui a fait de notre cher et illustre ami le modèle excellent des citoyens et des patriotes et qui assure à son nom les éloges de l'histoire, le souvenir et l'admiration de la postérité.

Le Temps :

La démocratie vient de perdre un bon serviteur, la tribune un orateur incomparable, la France un grand citoyen.

Devant ces deuils publics, les amis de Gambetta n'ont guère le droit de parler de leur douleur, et pourtant, plus d'un parmi eux, en suivant des funérailles glorifiées par la reconnaissance de la nation, sentira qu'il mêne au tombeau sa propre jeunesse.

La postérité jugera l'œuvre de ce puissant ouvrier dont la courte et prodigieuse carrière offre les péripéties dramatiques d'une légende. Mais les survivants de cette génération dont Gambetta était l'âme à la fin de l'empire, ceux qui ont goûté l'attrait de cette intelligence ouverte à tous, ceux qui ont connu sa probité, sa générosité, son désintéressement, peuvent bien opposer leur témoignage aux témoignages de l'infatigable calomnie.

Ils livrent sans crainte son nom et sa vie aux investigations de l'histoire ; ils attestent qu'il fut un homme bon autant qu'un bon Français, et qu'il est mort, tenant haut et ferme le drapeau de la République et la patrie.

Il avait presque toutes les qualités de l'homme d'Etat et, au plus haut degré, la bonne humeur, la cordialité entraînante et un admirable courage que rien ne pouvait plier ni déconcerter. Quand il s'était trompé sur les événements ou sur les hommes, il ne lui restait de ses déconvenues ni découragement, ni aigreur, ni rancune. Dans les plus grandes extrémités il portait une sorte de poésie héroïque et gaie comme la sonnerie du clairon qui cache le danger, soulage les fatigues et double la joie de la victoire.

Sa maturité nourrie d'expérience, fortifiée par la connaissance minutieuse des affaires, honorée de la confiance et du respect des hommes d'Etat de l'Europe, fera cruellement défaut au parti républicain. Mais la perte que nous venons de faire, et dont il est difficile de mesurer aujourd'hui l'étendue, sera adoucie si nous nous attachons à ce double mot d'ordre dans lequel on peut résumer la politique de notre illustre ami : Au dedans, l'ordre ; au dehors, l'honneur.

Le Journal des Débats, sous la signature de M. John Lemoinne :

Oui, il sera profond le vide laissé dans la France et dans la République par le grand citoyen, l'ardent patriote, le puissant tribun que la mort vient de frapper dans toute la vigueur de l'âge et dans tout l'éclat de la renommée. Le nom de Gambetta était le plus connu, le plus familier, le plus retentissant de tous, non seulement dans le monde politique, mais aussi et surtout dans ces masses profondes qu'il avait autrefois soulevées et remuées comme un vent de tempête et pour lesquelles il réconnaît encore comme le clairon des batailles. Pour le peuple français, Gambetta restera toujours l'image et le souvenir de la résistance désespérée.

De cette lutte finale et sans issue qu'il conduisit quand tout était perdu on lui a souvent fait un reproche, presque un crime. On se trompait, et nous nous trompions alors. Ce qui pour les politiques était insensé fut pour le peuple un titre à son invincible reconnaissance. Ni le sang, ni les larmes, ni l'argent ne furent marchandés, et, quoi qu'en en ait dit, on fit de grandes choses. Nous avons plus tard entendu des étrangers, des hommes du métier, nous dire que la France ne se rendait pas justice et que dans ce temps-là elle avait accompli des miracles. C'est pourquoi elle garda toujours une véritable tendresse pour cet homme possédé du démon sacré du patriotisme.

Car Gambetta, malgré toutes les vicissitudes de sa vie, était encore le plus populaire des Français, et c'est ce qui justifie l'émotion universelle produite par sa mort. Toutes les prédications possibles sur l'égalité ne changeront pas la nature humaine ; il y aura toujours des hommes qui tiendront plus de place que les autres et au lequels s'incarneront les grands événements de l'histoire. Dans l'inoubliable année dont le sang coule encore le grand citoyen qui s'appelait Thiers est pour son pays cet immense avantage qu'il représentait à lui seul un gouvernement.

L'Europe entière, tous les gouvernements le connaissaient personnellement ; et quand on cherchait la France dans les ténèbres, on rencontra un homme universellement accepté comme son représentant, son délégué. Ce que Thiers fut pour la France, Gambetta le fut pour la République. Il était jeune, sa passion politique ne cédant jamais d'autres maîtresses ; sa République n'était pas une œuvre de raison sortie de la nécessité ; c'était une œuvre d'amour, de choix, d'enthousiasme, l'air respirable dans lequel il était né et dans lequel il est mort. C'est pourquoi son nom restera indissolublement lié à la fondation du gouvernement nouveau de la France.

Après Thiers, la France est restée, après Gambetta, la République restera. C'est au pays à montrer que sa vie et sa mort ne dépendent pas de la vie et de la mort d'un homme. Mirabeau, duquel Gambetta se rapprochait par tant de côtés, par la passion, par le débordement de la vie, par la violence, par la colère, par l'élan patriotique, par la puissance d'invective et en même temps de persuasion, Mirabeau a pu dire en regrettant qu'il emportait le deuil de la monarchie. La monarchie était déjà morte. Aujourd'hui ceux-là en sentiront profondément qui croient la République mourante ; ils recevront les leçons du temps et ils ne voient pas venir l'histoire :

Le Paris :

La douleur qui accable tous les amis de Léon Gambetta n'a pu leur faire oublier un instant la France, qu'il aima tant, ni la République, qu'il a si bien servie. Le vide immense qu'il laisse dans nos rangs ne sera certes pas comblé de longtemps, et celui qu'il laisse au milieu du cercle de ses intimes ne sera jamais rempli ; mais, puisqu'il faut chercher des consolations à toutes les douleurs humaines, n'en est-une de songer que son œuvre est telle, que sa mort elle-même ne peut la compromettre.

C'est la suprême récompense des nobles esprits de s'éteindre ainsi avec l'assurance de voir durer leurs idées. Si, pendant sa cruelle agonie, le puissant homme d'Etat a pu jeter un regard sur sa brillante carrière, il a dû mourir plus tranquille en mesurant le chemin parcouru, non par lui mais par son pays.

On dit—ses ennemis disent—qu'il ne laisse derrière lui aucun programme ; il fait mieux : il laisse une méthode politique.

La Réforme :

Ce n'est pas aujourd'hui le moment d'entrer dans le détail de la grande existence qui vient de s'éteindre. Le coup qui nous frappe qui frappe la France et la patrie, bien que trop prévu depuis quelques jours, ne nous laisse pas toute la liberté de notre jugement.

Ce qui domine en ce moment dans la confusion de nos pensées, c'est un sentiment de profonde et douloureuse pitié. Quelle destinée tragique que celle de l'homme que nous perdons ! que de souffrances elle résume en sa brièveté !.....

Telle fut la vie d'un patriote, d'un citoyen auquel on ne peut reprocher autre chose que d'avoir aimé passionnément la France et la République.

Nous ne récriminons pas : d'autres grands hommes, coupables du même crime, ont subi le même sort.

Nous souhaitons seulement que la démocratie française s'inspire des sentiments qui ont fait l'unité de la noble et glorieuse existence de Gambetta et qui se résument par ces mots : discipline, union, amour de la patrie et de la liberté.

Le National :

Stupéfaite et douloureuse, la France républicaine vient de prendre le deuil d'un de ses plus glorieux enfants, de celui de ses fils qui l'aimait comme il lui plaît d'être aimée, d'un amour à la fois violent et tendre. Cette mort cruelle et inattendue atteint du même coup les folles confiances et les espérances imprudentes. Elle déchire d'un doigt glacé et impitoyable le voile qui dérobait à notre parti sa situation véritable et lui masquait les périls de l'avenir.

Avec Gambetta disparaît l'illusion qui avait séduit tant d'esprits généreux celle d'un parti contenant par sa puissante organisation les efforts de la démagogie, tout en se recrutant parmi les violentes d'hier et les violentes de demain assagis par la forte discipline et la grande autorité personnelle de celui qui dort maintenant de l'éternel sommeil.

Soyons fermes en face des deux partis extrêmes. Ne laissons pas croire une seconde aux monarchistes coalisés que la France reculera devant eux, mais prétendrons nous de cette idée que sous la République le plus grand ennemi c'est le parti révolutionnaire.

Le Voltaire :

Ah ! que le vide laissé par cette mort va paraître grand ! C'est maintenant que tous les républicains indistinctement vont ressentir la perte immense que vient d'éprouver la patrie, cette patrie qui, à un moment critique de son histoire, s'était incarnée en ce grand homme.

Il n'est plus,—on verra ce que valait Gambetta.

Le Parlement :

Lorsque nos dissensions politiques et nos querelles quotidiennes seront oubliées, une époque de la vie de M. Gambetta restera en pleine lumière. L'histoire se rappellera que ce jeune homme de trente ans, porté au pouvoir par une rapide et merveilleuse destinée, au milieu d'un pays envahi, en présence d'une administration désorganisée et d'une armée en débris, n'a pas désespéré de la France. Elle oubliera que la lutte était vaine et que l'effort ne pouvait réussir.

Quand elle raconta ce terrible hiver de 1870-71 et l'œuvre de la Défense nationale, elle dira que la résistance était une folie, mais une folie héroïque ; que, du moins, dans ce naufrage, l'honneur du pays a été sauvé, et que la France peut se souvenir sans humiliation du malheur qui l'a frappée. Plus on s'éloignera des faits plus les plaies ouvertes se cicatriseront, plus les douleurs publiques et privées s'adouciront, plus aussi se dessinera et se fortifiera dans la conscience nationale ce sentiment que le sang et l'argent sacrifiés d'octobre 1870 à janvier 1871 n'ont pas été du sang et de l'argent sacrifiés tout à fait en vain. Et c'est parce que M. Gambetta a incarné ce sentiment ; c'est parce que, jusqu'à son dernier jour, il a servi avec ardeur et passion, non pas tant les intérêts politiques, mais matériels de la France, mais ces intérêts d'amour-propre et de gloire nationale auxquels une grande nation n'a pas le droit de renoncer, c'est pour cela que son nom restera populaire, et en dépit de nos frontières réduites, et dans ces deux vièbres provinces qu'il n'a pu nous conserver, qu'il espérait nous voir revenir un jour, et qui montrent bien aujourd'hui, en pleurant sa perte, combien elles sont restées françaises.

La Paix :

Amis ou adversaires, tous nous avons été plus ou moins entraînés dans le sillon tracé par le puissant orateur qui a si souvent, par son ardente parole et par son action, conduit le parti républicain à la victoire.

Tous nous avons, dans ces douze dernières années, vécu dans la sphère d'action où se mouvait le prédécesseur de 1871, l'infatigable athlète de la grande lutte de 1877 contre les fauteurs de restauration monarchique. Pendant longtemps, pensée, aspirations, tout a été commun entre Gambetta et les jeunes générations républicaines ; et voilà pourquoi, lorsqu'il disparaît, nous ressentons presque involontairement cette impression que c'est une partie de notre passé qui disparaît avec lui.

Les d'hommes politiques, d'ailleurs, ont possédé des qualités plus éclatantes que celles qui se trouvaient réunies dans Gambetta et qui l'ont rendu si excellemment propre au rôle que la destinée lui avait réservé. Il a eu les qualités passionnées d'un chef de parti : une parole pleine de flamme et d'autant plus entraînante que l'orateur semblait s'abandonner à une passion débordante lorsqu'il était le plus maître de lui-même ; la promptitude de la décision dans les batailles parlementaires, voyant toujours avec une étonnante rapidité de coup d'œil le point on devait porter son effort ; une assurance qui ne se démentait jamais, assurance absolument nécessaire à quiconque veut exercer la direction d'un parti. Qu'il entraîne point les hommes en avant avant hésiter et mettre en doute le succès.

Gambetta n'a jamais désespéré ni de lui même ni de son parti, et là est peut-être le secret de sa force et de sa constante influence sur son entourage. Dans les circonstances les plus critiques, lorsque tout semblait perdu, il se montrait, lui, plus optimiste que jamais, et cet optimisme lui a souvent fait trouver ses plus heureuses inspirations.

La Liberté :

L'homme qui vient de succomber était grand, et la place qu'il laisse vide ne trouvera personne de sa taille pour la remplir. Mais, si puissant et si considérable qu'il fût, il ne faut pas que l'exagération de la douleur chez ses amis et l'exagération de la joie chez ses ennemis, s'engagent les uns et les autres en nous faisant de leur faire croire qu'il était à lui seul toute la République, et qu'il portait sur sa tête les destinées de la France.

Au milieu de l'émotion universelle que la mort de Gambetta a très naturellement et très légitimement suscitée, nous voyons apparaître cette double illusion, et nous estimons qu'il ne faut pas perdre de temps pour la combattre.

"La République est perdue !" s'écrie la presse monarchique de toutes nuances. Gambetta était sa dernière force. Lui mort, elle va sombrer dans l'abîme."

Il faut bien la dire ; ce sont les désespoirs exagérés des journaux républicains qui encouragent ces espérances excessives des journaux royalistes. Si l'on prenait les premiers à la lettre de leurs lamentations, on pourrait croire en effet que tout est perdu et que l'humeur épuisant qu'un coup de foudre vient de faire disparaître de la scène des événements a emporté avec lui toute la puissance, toute la grandeur, toute la gloire, tout l'avenir du régime actuel.

Les uns et les autres donnent également, ceux-ci à leurs regrets, ceux-là à leurs désirs, une portée que le même appréciation des choses ne saurait justifier.

Nous avons entendu de pareils chants de triomphe dans le camp réactionnaire, lors de la mort soudaine de M. Thiers. On était alors à la veille des élections. Les hommes du 16 Mai vivent dans cet événement imprévu comme un fait providentiel, qui frappait d'un coup mortel la République et leur assurait une victoire éclatante. Ce ne fut, au contraire, que le prélude et peut-être la cause directe de leur défaite définitive. Privé de ce chef puissant, le parti républicain sentit plus que jamais le besoin de se discipliner et de réunir toutes ses forces contre l'ennemi commun, et il triompha complètement.

Ceux qui nourrissent aujourd'hui la pensée que la chute de la République suivra de près la mort de M. Gambetta, risquent fort d'éprouver les mêmes mécomptes.

La disparition du grand tribun est peut-être moins dangereuse pour la durée des institutions actuelles que ne le étaient ses amis et que ne l'espèrent ses ennemis.

D'abord, elle ne change rien aux conditions générales des partis monarchiques qui républicains. Aujourd'hui, pas plus qu'hier, pas plus qu'avant la présidence à l'empire ou à la royauté, nous ne voyons personne en mesure de profiter des événements et de tenter ni un coup de main ni un coup d'Etat. La République conserve toujours cette force qui la soutient essentiellement depuis douze ans déjà, et qui résulte de l'impossibilité matérielle et morale de rien mettre à sa place.

M. Gambetta, avec son immense talent et son énorme influence, représentait, d'ailleurs, un système qui, s'il avait pu l'appliquer dans toute l'omnipotence de son génie autoritaire, aurait été également dangereux pour la République et pour la France.

A l'intérieur, il aurait tué la liberté sous la dictature. A l'extérieur, il risquait d'engager de nouveau notre pays dans les hasards terribles de la guerre.

Oui, c'était un grand patriote, et il rêvait la revanche qui nous rendra peut-être un jour ce que nous avons perdu. Nous sommes même convaincus que c'était surtout dans ce but qu'il aspirait à la dictature afin de mettre dans ses mains toutes les forces nationales ; mais si là était la grandeur, là surtout était le péril, et il était effroyable.

Nous aussi, nous gardons d'indestructibles espérances de réparation ; mais nous savons attendre l'heure, si lointaine qu'elle soit, tandis que son tempérament et sa fougue de tribun auraient infailliblement poussé M. Gambetta à précipiter les événements. Surtout nous ne voulons sacrifier à notre patriotique aspiration, ni la liberté, ni la fortune, ni l'avenir de notre chère France.

M. Gambetta mort, ce double péril, qui était imminent et qui pouvait emporter la République dans un coup d'Etat ou dans un désastre national, s'est éloigné pour longtemps. La République n'a plus rien à craindre de l'ambition d'un dictateur, ni de celle d'un conquérant, et c'est pour elle un gage de durée qu'elle n'avait pas il y a peu de temps.

Le Journal des Débats, dans un second article :

La mort de M. Gambetta continue à être en France et dans l'Europe entière, la grande, l'on peut même dire l'unique préoccupation de l'heure présente. En quelque temps qu'il fût survenu, ce grave et douloureux événement n'eût pas manqué de produire une impression profonde et prolongée ; éclatant, au dernier jour de l'année 1882, c'est-à-dire à un moment où la politique chôme de tous côtés, il absorbe l'attention générale et est l'objet de toutes les conversations comme de tous les articles des journaux. On a vu, par les nombreux extraits des feuilles étrangères que nous avons donnés, que l'on ne sent pas moins vivement au delà qu'en deçà de nos frontières toute l'étendue de la perte que la France vient de faire ; pendant longtemps encore, il ne se trouvera encore, car, si M. Gambetta était pour nous la plus haute personnalité de la république, il en était au dehors la personnification même. Par son passé, et plus encore par l'avenir qui lui semblait réservé, il en était la vivante incarnation ; connu par les uns, aimé par les autres, il tenait véritablement l'Europe attentive à ses paroles et à ses actes : la haute idée qu'il s'était fait du rôle de la France dans le monde, le sonor tout particulier qu'il prenait de la politique extérieure, les relations étendues qu'il avait formées et entretenues dans la diplomatie européenne, et même au-dessus de la diplomatie, contribuaient à lui ordrer une situation exceptionnelle qui allait sans doute grandissant. Cette situation, la presse étrangère est plutôt portée à l'exagérer qu'à l'amoindrir, et, si le vide que laisse M. Gambetta nous paraît immense à nous-mêmes, il semble, à ses yeux, tout à fait irréparable. A cet égard, on peut signaler le langage des journaux allemands comme particulièrement caractéristique et significatif ; pour eux bien des soucis disparaissent avec l'homme qui leur a disputé pied à pied le sol national, en 1870-71, et ils affectent de dire que leur de confiance se descendant avec lui au tombeau. Cette appréciation un peu superficielle pourrait provoquer de nombreux commentaires, qu'il nous soit permis de rappeler seulement, en évoquant une mémorable parole, que, si la patrie pleure le grand parti de ses enfants et la république un de ses plus grands serviteurs, la France, elle, existe toujours.

Nous trouvons, dans les journaux français que nous venons de citer, les commentaires des feuilles anglaises et allemandes sur la fin de l'illustre orateur :

Le Times de Londres :

La mort de M. Gambetta, dans la force de l'âge, est un de ces événements foudroyants qui semblent changer en un moment la destinée des nations et détourner le cours de l'histoire du monde. Du petit nombre d'hommes d'Etat éminents de l'Europe, il était loin d'être, lors de sa mort, celui qui détenait le plus de pouvoir ; mais c'était peut être le plus remarquable parce qu'à lui semblait appartenir la grande part de l'avenir. Sa mort prématurée n'est pas moins que l'extinction soudaine d'une force intivi, duelle considérable, une des plus considérables en Europe. Elle, des forces qui seront jusqu'à ce jour opéré en Europe et maintenu un équilibre chancelant. Des forces puissantes existent encore, sans aucun doute, en France et hors de France ; mais la soudaine disparition de M. Gambetta change tout à coup la balance, et l'expérience peut seule montrer de quelle façon le équilibre doit être restauré. La marche à venir de la République française ont rendue quoi inscertaine que celle d'un navire soudainement surpris par une saute de vent capricieuse et imprévue. Le cours des événements en Europe ne sera pas vraisemblablement moins profondément troublé.

M. Gambetta pouvait organiser la résistance mais ne pouvait commander le succès ; ce qu'il pouvait faire ce qu'il a fait, ce que peut-être aucun Français vivant n'aurait pu faire a été de rendre à la France sa fierté ; et l'estime d'elle-même, et de montrer au monde qu'après que son gouvernement avait été fait prisonnier et ses armées réduites en captivité, la nation existait encore, prête à tout ce qu'une nation peut faire pour la défense de son honneur et de son intégrité.

C'est au temps de justifier ou de condamner les méthodes suivant lesquelles il a agi et les fins qu'il poursuivait. Pour le moment, nous préférons nous en tenir aux titres indéniables de M. Gambetta à l'affection et à la gratitude de ses concitoyens. Il est impossible de ne pas sentir dans un tel moment que le monde même est apparuvi par la perte prématurée d'une force si puissante, et que la France est privée de l'homme d'Etat qui lui avait appris à rester digne d'elle, même à l'heure du désespoir.

Le Standard de Londres :

La mort de M. Gambetta ne plongera pas seulement dans le deuil la nation dont il était la plus grande figure et le plus habile politique ; elle ébranle profondément tous ceux qui ont appris à suivre avec attention les fortunes variées de la France. Cet événement jette une ombre sur l'aurore de la nouvelle année, et il tombe en outre sur le monde comme la surprise la plus soudaine.

Un malheureux, cette voix puissante est réduite au silence ; cet esprit de feu est éteint, et une grande lumière a disparu de France. Ce n'est pas un parallèle artificiel que celui de Mirabeau et de Gambetta, parallèle que la mort a complété. Il faut observer cependant que les vices qui désignaient le génie et ensuite le caractère du grand orateur de la Révolution, que ces vices manquaient tous à son brillant successeur. Il n'y a pas une page dans la vie de Gambetta qui ne puisse être exposée sans péril à la pleine lumière du jour.

Mais ce qui le distinguait non-seulement de Mirabeau, mais encore de trop d'autres Français, c'était son intense et inextinguible patriotisme. Il aimait la France d'un amour fanatique, et c'est surtout cette qualité qui le rendit cher à la postérité, comme elle le rendit cher pendant sa vie, aux bons Français. Il existe une fraction de la démocratie française qui affecte de regarder le patriotisme comme un simple *épisème à trente millions*. Gambetta n'a jamais eu un atôme de sympathie pour ces cosmopolites étrangs. Pour lui, la France devait occuper partout la première place, et l'ardeur de son patriotisme ne s'est point démentie une seule heure, depuis le jour cruel où il refusa de désespérer de la République devant les armes allemandes campées sur les principaux départements français jusqu'au jour où il insista avec tant de force pour que son pays partageât avec l'Angleterre le règlement des destinées de l'Egypte....

A cette heure douloureuse, pendant que les conducteurs de Gambetta le pleurent amèrement, qu'ils sentent bien que l'Angleterre tout entière éprouve pour leur deuil la plus sincère et cordiale sympathie.

Le Daily Telegraph de Londres :

Par la mort de M. Gambetta, la France perd son plus grand homme. Tous les Français ont tourné leurs regards vers le brillant avocat qui a été le héros de la Défense nationale et l'ont considéré non-seulement comme la personnification de leur pays en temps de paix, mais aussi comme le seul homme capable de les diriger en temps de guerre.

Le Globe de Londres :

Grâce à ses qualités, M. Gambetta était une puissance en Europe, à un degré moindre il est vrai, que le prince de Bismark. Quoi que puissent penser de lui ses adversaires les plus irréconciliables, on se rappellera toujours que M. Gambetta (et M. Gambetta seulement) n'a jamais désespéré de son pays. La France a sauvé son honneur du naufrage de 1870, grâce au seul Français qui ne sut pas désespérer.

Les journaux espagnols :

La *Correspondancia* dit que la mort de M. Gambetta est le sujet de tous les commentaires dans les cercles politiques. La France a perdu, dit-elle, un de ses plus grands hommes.

Le *Cerreo* publie la biographie de Gambetta et croit que sa mort, qui est une grande perte pour la France, aura une grande influence sur la politique française.

La Dia dit que la mort de M. Gambetta est un grand malheur pour la France.

La presse démocratique espagnole propose d'adresser ses hommages d'admiration à celui qui fut considéré comme le chef de la démocratie européenne.

Les journaux allemands :

La *Gazette de Cologne* :

M. Gambetta est mort sans avoir atteint le but qu'il avait choisi. La paix de l'Europe sera affermie par cette mort. Cependant M. Gambetta a eu de grands desseins ; au moment du danger il a tenu haut le drapeau français. C'est ce que la France n'oubliera jamais. L'œuvre de la Défense nationale ne pouvait être qu'une illusion ; les moyens qu'il a employés ont été quelquefois indignes de lui ; mais il était une puissance, il possédait une intelligence qui croyait pouvoir entreprendre les tâches les plus rudes, et, enfin, le "Génie", la fée de l'épée de la Cabora, a sincèrement aimé la belle France et a grandie nation.

S'il voulait quelquefois le bien de ses amis et le sien, il a toujours voulu celui de la France ! Et celle-ci ne ménagera pas les éloges devant sa tombe. L'étranger ne doit aucune reconnaissance à l'ex-dictateur de Tours. Mais l'Europe ne doit à elle-même de parler en termes dignes de l'homme qui depuis dix ans est dans toutes les bouches.

Gambetta n'était pas un grand homme de la taille de Cromwell, de Washington, même de Thiers. Mais il a été un grand homme parmi les grands hommes de son temps, d'un temps de transition et d'hésitations, d'un temps où la spéculation, surtout tous les domaines où se donnait carrière la fièvre du progrès, s'est introduite jusque dans la politique.

Le correspondant de Berlin de la *Gazette de Cologne* s'exprime en ces termes :

On sait fort bien en Allemagne que M. Gambetta, en tant que partisan de la revanche, n'était que le premier représentant d'une tendance politique fort répandue, que cette tendance ne mourra pas avec l'ex-dictateur et trouvera un autre chef. Mais, assurément, M. Gambetta, comme organisateur doué d'une rare persévérance à poursuivre ses plans, sera difficilement remplacé.

Les complots de la Russie contre l'Allemagne trouvaient en lui, en France, le même appui qu'auprès du général Skobeleff en Russie.

L'année 1882 nous a débarrassés de ces deux adversaires.

Caoutchoucs supérieurs à l'ETOILE ROUGE.

Un passage d'un nécrologe de Gambetta, par un ami intime, dans le *Siècle* :

Il y avait en lui, avec le patriote, un dilettante supérieur. Qu'ait son goût des lettres, des arts, de la science. Et avec cette soif de la vie, cette passion de tout savoir et de tout éprouver, servie par une mémoire extraordinaire, une fermeté d'assimilation surprenante même chez un Latin de race, un tempérament de flamme, il avait des aspirations mélancoliques au repos.

Il y a quelques semaines, la dernière fois qu'il alla à la chasse, qu'il aimait avec ardeur, comme il aimait tout, il disait à son compagnon : "Ah ! si je pouvais toujours rester ici je me jetrais garde !"—Puis, se reprenant : "Quand nous aurons l'Alsace et la Lorraine." Des émotions que je pourrais dire sur le grand citoyen que nous pleurons, c'est la seule dont je veuille me souvenir aujourd'hui.

Voici les noms des officiers généraux et supérieurs de la marine française que la limite d'âge atteindra en 1883.

MM. les vice-amiraux (Jiequel des Touches, disponible (10 avril) ; Bonle, membre du conseil d'amirauté (20 octobre), et prince de Joinville, hors cadre (14 octobre) ;—le contre-amiral Fleuriot de Langle, major de la flotte, à Brest (16 janvier).

Valises ! Malles ! à l'ETOILE ROUGE.

Compagnie d'Assurances des Pompiers.—Nous signalons à l'attention de nos lecteurs l'état de situation de la compagnie susnommée ; il fait mieux l'éloge des membres à l'administration de qui a sont confiées les affaires de la compagnie que nous ne saurions le faire malgré notre ardent désir de recommaître leurs mérites comme il convient. La méthode qui a présidé à la disposition des chiffres que renferme cet tableau, rend ce dernier compréhensible de prime abord ; et la conclusion naturelle qui se présente à l'esprit du lecteur, est que l'année 1882 a été prospère au double point de vue des profits réalisés et de l'extension des affaires de l'institution. Toutes nos félicitations à MM. I. N. Marks, T. Prudhomme et E. H. Benners.

Information scientifique.

Dans ce siècle de progrès on est toujours à la recherche de quelque chose de nouveau, soit dans le domaine de l'industrie domestique, ou dans le domaine bien plus étendu de la science. Vingt savants ont fait des expériences multiples pour s'assurer de la valeur curative d'un médicament nouvellement découvert, le "dahlyliques", et ils ont déclaré que c'était un remède merveilleux pour le Rhumatisme, la Goutte et le Névralgie, le plus efficace qui ait jamais existé. La recette est infaillible dans tous les cas.

Si cela pour Pantoufles en couleurs, à l'ETOILE ROUGE.